

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	68 (1929)
Heft:	25
Artikel:	A Madame Rabachons : et par elle à M. Aimé Schabzigre, auteur de "Matin de mai" (Conteur du 1er juin 1929)
Autor:	Schabzigre, Aimé
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-222611

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A MADAME RABACHONS

et par elle à M. Aimé Schabziger, auteur de « Matin de mai ». (Conteur du 1er juin 1929.)

OYONS, madame, vous qui demeurez « à quarante minutes du village », voulez-vous me faire accroire que vous n'allez jamais au sermon dans la vieille église de votre paroisse ?... Et votre cuisine est-elle « encupesse », ce jour-là ?...

Allons donc, je vous connais trop bien, vous et toutes les chères Vaudoises de votre génération ! Ces dimanches-là, le pot-au-feu mijote sur le coin du potager,... et ce qu'on sent bon dans votre vieille cuisine !...

Et puis, madame Lydie, chaque semaine, vous allez au « magasin » de votre village ! Hélas ! je vous ai vu y « tailler des bavettes » qui ont duré plus que je n'oserais le dire !... Et la Julie au Sapleur, qui a bien mal reçu, elle aussi, le « régent et sa cousine de par Lausanne » que de temps ne passe-t-elle pas à la « fontaine » ou au pas de la porte, à « batoiller » avec ses voisines !...

Et puis, dites-moi, Mme Rabachons, Emile-Auguste, votre époux, quand il va voter, néglige-t-il pour cela son beau bétail et son train de campagne ?... Il demeure pourtant à 40 minutes du village, lui aussi ?... Et dites-voilà, Lydie, ne trouvez-vous pas qu'il lui faut bien du temps pour revenir, quelquefois ?

Si vous y alliez ensemble, pourtant ? ou chacun son tour ?... Ah ! Lydie, ne jetez pas ainsi votre brosse et votre balai par les fenêtres, vous le regretteriez !

Et réfléchissez un peu, en méditant les conclusions de votre vertueux Emile-Auguste, qui a « le temps de faire ce qu'il veut » lui, et même de la politique, et qui ne néglige pas, le cher homme, ses vaches et son domaine du beau pays vaudois, que j'aime tant, moi aussi !

La « demoiselle aux frissons ».

**LE DZO VIRANT**

E'E épouârâo quemet lè senanne fusant. On ètai à Tsalande l'autr'hî et vaïcè ora que lè dzo virant dza. L'è dinse la vya. On n'è pas fè qu'on è moo. Aprî on temps ein vint on autre. Lè dzo virant et lè tot. Mâ lâi faut adî peinsâ.

Peinsâ-lâi, cheniquâre que vo vo z'eingozalà tote cliaïo croutier que vo tsisant dein lè man. Voûtra coraille vâo pas adî tenat. Vâo arrevâ on momeint que lè dzo vîtreant. Tsouyî-vo !

Tsouyî-vo assebin, bouîbette que vo z'îte adî à corre avoué dâi tsermallâ. Va bin po lo moméint, mâ gâ plie tâ ! Lè dzo voliant prâo verî.

Tsouyî-vo, crûio guieux de tote sorte que robbant, dépelyant, rondzant, dévoûrant, rontant, trossant, défarâtant lè brave dzein. Tsouyî-vo ; lè dzo vant verî. Gâ !

Tsouyî-vo, dzein à frecot pè lè cabaret, à boune botolhie de boutsâ. Tsouyî voûtron estoma. Lè dzo virant.

Et vo brave dzein que vo n'âi pas tant bin

réussâ dein sti mondo. N'aussi pas trâo de couson. Vo z'épouârâ pas. Lè dzo pouant verî.

Virant por ti lè dzo, por lè précaut que sant su lè balle chôle pè lè coumon, po lè balle dame que sé crayant qu'ein a min quemet leu, po lè fiéraud que s'arrifant po mî se vère martsî, po lè mousse que recordant pas, po lè djuvâo que ganant ài carte, po lè poûro, po lè retsâ, po lè mince guieus, po lè z'autro, por ti, grand z'et petit, ti lè dzo l'ant on leindèman, et lo leindèman, lè dzo l'an verî.

Et quand lè dzo l'ant verî, po lè z'on lè pere de bûro vîgnant dâi blliesson. L'è por leu que lo vîhio revi dit :

*Lai a blliesson qu'a on blliesson por ti.
Se n'è blliet l'è pourri.*

Po lè z'autro, lè dzo virant assebin ; on pâo pas lè z'arretâ, mâ virant dâo bon bet, ein bin. Tant mî ! tant mî ! et principalameint se sant abonnâ ào Conte.

Mâ po ein reveni ài vereâbllio dzo, à clliâo que vant verî tot ora po sè reintornâ contre l'hivè, que dâo diâbllio lâi a-te que pouant verî dinse ?

Nôutron régent m'a cein espliquâ ào tot fin l'autr'hî. Pu pas mè teni de vo lo redere assebin.

— Vo djuvâ ài guelhie, que m'a de dinse. Eh bin ! la boûla l'è quemet la terra que lequera su on lan !

— Vouah !

— Oï ! Et la boûla l'a onna pougnâ que l'è tantoût amon, tantoût avau.

— Mè rondzâi se n'è pas la vretâ !

— Mâ quand lo lan l'è bin moû, on pâo accouillî fé la boulâ. Adan ie ludze grantenet sein verî, la pougnâ adî ein amon. Eh bin ! lo tsau-tein l'è dinse, quand la pougnâ l'è ein amon.

— Vouah !

— Tot doin coup, la boûla sè vire, la pougnâ ein avau. Et vîre, vîre adî sein que l'einfata-man pouesse remontâ. L'è lè dzo que l'ant verî.

— Adan, lè dzo l'è l'einfata-man de la boulâ. La boûla l'è la terra. Et lo lan ?

— Lo lan, l'è lo seindâ que la terra dusse allâ dedein.

— Et lè guelhie ?

— Lè guelhie l'è lè dzein que l'atteindant que lè dzo l'aussant verî. Quand la boûla l'a verî, ein a que sant bas ; dâi z'autro, clliâo dâi cårô restant drâi quemet dâi z'etalle de bou. Por leu, lè dzo l'ant bin verî.

— Et lo gueliu ?

— Lo gueliu, l'è clliâo que repondant po clliâo que vant sè degueautsâ. L'è lè cauchon que coû-dhiant vr remettre de poueinte !

— Vouah !

— L'è dinse. Et ora venî payâ quartetta, devant que lè dzo veréyant. — *Marc à Louis.*

La simplicité dans l'éloquence. — Piron se trouvant sur le point d'être reçu de l'Académie, le secrétaire, qui devait répondre au discours du récipiendaire, fut l'avertir de se tenir prêt.

— Mon discours est tout fait, dit Piron, et le vôtre aussi.

— Comment cela ?

— Je me lèverai, j'ôterai mon chapeau, je dirai : « Messieurs, je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait de m'admettre. Vous vous lèverez, vous ôterez votre chapeau, et vous répondrez : Monsieur, cela n'en vaut pas la peine. »

LA CHÈVRE DE FRANÇOIS-JACQUES

FLe printemps est revenu et, avec lui, les giboulées d'avril. Alors, comme ils ne peuvent travailler ni aux champs, ni au bois, ils s'en vont à la pinte, jouer aux cartes et raconter des histoires.

Ils sont assis sur des tabourets de bois dur et, les coudes sur la table, ils tiennent leurs cartes en éventail et gardent les yeux fixés sur le tapis de moquette.

De temps à autre, ils vident leur verre qu'E-douard, le pintier, remplit sans mot dire. Et les cartes tombent à intervalles réguliers. Parfois, on entend une exclamation quand il y a une annonce imprévue ou un atout qui modifie toutes les prévisions. Alors les poings s'abattent sur la table, les coups se tendent en avant et les joueurs se redressent dans un grand éclat de rire :

— Tonnerre de jeu ! crient-ils tous ensemble.

Parfois le jeu est interrompu par la remarque d'un voisin, alors on allume un cigare et quelqu'un raconte une histoire. Aujourd'hui, c'est Alfred qui parle, Alfred qui sait tout et qui a tout vu.

— C'était, dit-il, en relevant son chapeau de feutre, au temps où j'étais domestique par La Côte. J'avais pour patron un propriétaire de vignes qui possédait le plus beau verger du village. C'est là qu'il menait paître ses deux vaches et sa chèvre blanche qu'on appelait la « Chameauruse ». Elle était connue dans toute la contrée, cette fameuse chèvre, à cause de ses habitudes familiaires et de sa manie de s'introduire dans la propriété d'autrui. Elle était, je crois, la seule chèvre qu'il y eut au village, c'est pourquoi tout le monde la connaissait. Les gamins l'appelaient par son nom et luttaient avec elle ; les fillettes lui offraient un reste de tartine à la confiture, une friandise quelconque ou bien un morceau de sucre ; les passants lui faisaient une amitié et les vieillards s'arrêtaient pour la voir gambader dans les rues et sauter par dessus les haies.

Elle s'était ainsi habituée à manger tout ce qu'on lui donnait et, grâce à la demi-liberté que lui laissait son propriétaire, elle parvenait à s'introduire, à toutes les heures du jour, dans les cours, les étables et les cuisines. Au seuil des portes, on la voyait tout à coup surgir, le museau tendu, les yeux avides ; alors les ménagères lui donnaient n'importe quoi : pain, biscuits, reliefs de repas, tout lui était bon. Goulue, elle mangeait tout, puis se remettait en route, poursuivant ailleurs ses vagabondages.

Cependant sa curiosité et sa gourmandise devaient tôt ou tard lui jouer un mauvais tour, comme vous allez voir.

Un jour d'automne que nous étions tous à la vigne, en train de vendanger, voilà le fils du syndic qui s'arrête pour nous dire :

— Hé ! François-Jacques, il y a belle lurette que votre chèvre n'est plus dans le verger. Quant à vous dire où elle rôde à présent ?...

Il fit un geste de la main, pouracheur sa pensée, et resta là, à nous regarder, sans mot dire.

Brusquement, Valentine qui vendangeait à deux pas de moi releva la tête, comme par hasard, et se mit à croquer les plus beaux raisins